

LE
BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

SOMMAIRE :

I. — <i>Entretiens avec Schopenhauer</i> , traduits de l'allemand par R. B.....	SCHOPENHAUER.
II. — <i>Été</i>	FERNAND GREGH.
III. — <i>Études</i>	MARCEL PROUST.
IV. — <i>L'orgueil</i>	AMÉDÉE ROUQUÈS.
V. — <i>Nocturne de l'Amour et Naissance nuptiale</i> , poèmes de Dante-Gabriel Rossetti.....	JACQUES BAIGNIÈRES.
VI. — <i>Fragment sur l'Amitié</i>	LÉON BLUM.
VII. — <i>Aurore de Septembre. — Croquis</i>	AMÉDÉE ROUQUÈS.
VIII. — <i>La situation en littérature</i>	ROBERT DREYFUS.

PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

1892

1^{re} ANNÉE — N° 5

PRIX : 4 FRANC


JUILLET 1892

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN

LE

BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE



PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

—
1892

LE BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

ENTRETIENS AVEC SCHOPENHAUER

Un docteur ***, qui a connu Schopenhauer vers la fin de sa vie, a fait imprimer à cent exemplaires, il y a quelques années, un petit volume d'*Entretiens avec Schopenhauer*. Cet ouvrage ne se trouve pas dans le commerce. Nous avons réussi cependant à en avoir connaissance, dans des conditions qui ne nous permettent pas de mettre en doute son authenticité. Et nous avons obtenu l'autorisation d'en publier un des rares passages curieux. Le reste, qu'il ne nous est pas permis de faire connaître au public, nous a paru d'ailleurs n'ajouter que peu de chose à l'idée qu'on se fait en général de Schopenhauer et n'intéresser que la piété attardée de ses derniers disciples.

« Oui, on commence à me lire, on commence à me comprendre. On ne me comprend pas toujours très bien, par exemple. Ainsi, mon pessimisme. Certainement, je suis pessimiste. J'ai horreur des âneries de Leibnitz et de Hegel, car Hegel était optimiste. Son idée, son Idée qui se réalise dans le monde se satisfait toujours. Jamais la réalité des choses ne lui demeure inadéquate. Quand on est pensionné par le gouvernement et qu'on est d'une intelligence sensiblement inférieure à celle d'une huitre, comment ne serait-on pas optimiste? Mais assez là-dessus. Hegel, au fond, n'était pas optimiste, car il n'était rien du tout — qu'un imbécile, et un imbécile marié, ce qui est pis. Donc, je suis pessimiste, mais il y a du vrai dans l'optimisme. Réfléchissez un peu à l'origine de mon pessimisme.

La volonté aspire toujours à se satisfaire, et toujours elle rencontre des satisfactions insuffisantes, dans le vide. Il faut qu'elle cherche ailleurs, puis ailleurs, puis ailleurs. Et voilà pourquoi il faut qu'elle s'individue, qu'elle crée le temps et l'espace. Hors de l'espace et du temps, que resterait-il? L'identique absolu, le Brahma des Hindous, le Nirvana bouddhique. La douleur est impossible. Pour qu'il y ait douleur, l'objet voulu doit différer du sujet qui veut; il doit être autre; mais hors de l'espace et du temps, il n'y a plus de différence, rien n'est autre; il n'y a plus de sujet ni d'objet, tout est pure intériorité (*reine Innerlichkeit*). C'est donc l'éternelle souffrance de la volonté qui crée le temps et l'espace. »

Nous nous trouvions, ce jour-là, au bord du Rhin, dans la campagne. Schopenhauer s'arrêta : « Regardez ce fleuve, Vous avez vu? Bien. Fermez les yeux maintenant et imaginez l'océan. Imaginez l'océan qui se jette à l'assaut de ses rives et dont toutes les vagues retombent en hurlant d'impuissance. Supprimez le temps, glacez la mer. Les vagues ne retomberont plus. Elles resteront, dressées, sans rien demander de plus — sans souffrir et sans se lamenter.

Il reprit sa marche.

« Et c'est parce que la souffrance est infinie que le temps est infini. »

Il étendit le bras et, lentement, le remua.

« Infini dans le passé, infini dans l'avenir. Jamais la volonté ne s'arrêtera, ne se fixera dans un état de joie durable. Voilà pourquoi je suis pessimiste.

« Mais, réfléchissez. La volonté, à chaque instant atteint son but, puisqu'il n'y a pas un instant où elle n'arrive à s'individualiser. La volonté en chaque point de l'espace atteint son but, puisque tous les points de l'espace sont individuels, différents les uns des autres. Et puisque toujours et partout la volonté atteint son but, la volonté toujours et partout est heureuse. Autre chose encore. La volonté dépasse tous les temps et tous les espaces, les déborde de l'infini, comme cette mer dépasse, déborde chacune de ses vagues. Mais alors elle échappe perpétuellement à ces souffrances réalisées que nous appelons les moments du temps et les points de l'espace. »

S'interrompant brusquement :

« Comprenez-vous? »

Je dus avouer que j'avais peine à m'élever jusqu'aux hautes Alpes (*mich bis zu den hohen Alpen zu erheben*) où son esprit planait.

« Ce ne sont pas de hautes Alpes, répondit-il.

« Ce que je dis est très simple et très clair.

« Il suffit de réfléchir un instant pour comprendre. Bon pour les charlatans de loger sur les Alpes. Fichte logeait sur les Alpes. Schelling aussi. — Voyez-vous quelque chose? — Je ne vois rien. — Regardez bien. — Rien du tout. — C'est qu'ils logent trop haut et nous trop bas. Nous ne pouvons pas voir. » Pauvres jeunes gens! C'est qu'il n'y a rien à voir. »

Il éclata de rire.

« — Mais la foi vous a donné des yeux. Il y a bien eu des hommes pour voir le vieux Juif, autrefois, dans ses nuages. Pas étonnant qu'il y en ait eu pour voir ce que Hegel voulait dire. J'ai faim. Rentrons déjeuner. »

A table, je lui demandai de vouloir bien me donner quelques explications sur les idées qu'il venait de m'exposer, et je lui assurai qu'elles m'avaient réellement surpris.

« — C'est pourtant bien simple. D'abord, il ne faut pas oublier que la volonté a besoin de nous duper pour que nous vivions, besoin de duper le monde pour que le monde subsiste. Il faut qu'elle fasse croire au monde que le bonheur est possible. Car c'est une femme méchante et rusée — comme toutes les femmes. Ce sera une duperie, puisque, au fond, tout est souffrance. Mais il faut qu'il y ait une apparence de bonheur. Il faut un peu d'écume sur la noire mer, (*über dem schwarzen Meere*). Un peu d'écume blanche au soleil. Il faut du bonheur à la surface des choses. Voilà le problème à résoudre. Comment la volonté s'y prend-elle? Si la volonté qui tend à se réaliser n'y arrivait absolument pas, si même en apparence, l'individu n'existait pas, s'il ne croyait pas exister, oh! alors! la souffrance serait absolue, le monde ne pourrait pas exister. Mais chaque individu, à chaque moment de sa vie, se sent exister. Le moment disparaît, l'individu retombe au néant, soit! Mais la volonté, en tant qu'elle s'incarnait dans ce moment, dans cet individu, a cru se réaliser, a cru vivre, elle a été heureuse. Aussitôt elle a été déçue, puisque elle *est* souffrance irrémédiable. Mais elle *a cru* à sa félicité (Schopenhauer appuya sur les mots *est* et *a cru*). Et mon autre argument, comprenez aussi ce qu'il veut dire. Admettez maintenant que la volonté en tant qu'*als* individuelle, se sache souffrante, — et je vous ai prouvé que cela n'était pas, — elle pourrait cependant croire à la félicité. Car elle dépasse chacune de ses réalisations partielles. Elle *est* souffrante sans doute, infiniment souffrante (il appuya encore sur le mot *est*) puisqu'elle ne peut pas se réaliser tout d'un coup, ramener à l'unité l'espace et le temps,

puisqu'elle est forcée de s'éparpiller indéfiniment. Mais, puisque l'espace et le temps n'ont pas de bornes, la volonté peut s'imaginer sans cesse qu'elle va échapper à la douleur, qu'elle lui échappe, qu'elle en triomphe, qu'elle est heureuse. Et voilà comment la vieille sorcière se prend à son propre piège. Je comprends donc très bien qu'on soit optimiste. C'est une manière de voir les choses. Elle est superficielle certainement, moins profonde que le pessimisme, mais ce n'est pas un simple mensonge. Et Kant, au fond, a dit cela, les Hindous aussi ont dit cela. Vous rappelez-vous la légende de Krishna? Toutes les femmes voulaient danser avec Krishna. Et Krishna s'est multiplié, a fait semblant de se multiplier. Toutes les femmes ont cru qu'elles dansaient avec Krishna. Au fond, en réalité, elles n'avaient pas dansé avec Krishna, mais elles ont cru qu'elles avaient dansé avec lui. Et elles ont été heureuses. C'est ma première raison pour l'optimisme, cela. Et ma seconde raison, elle est dans Kant. La théorie de l'inconditionné dans Kant, n'a pas d'autre sens. Dans la *Dialectique transcendentale*. C'est le complément de sa théorie de l'espace et du temps, et c'est aussi admirable, aussi profond, aussi parfait. Personne n'a encore compris le sens de la théorie de l'absolu dans Kant. Personne n'a encore compris Kant. Il est vrai que depuis Kant jusqu'à moi, il n'y a pas eu un philosophe, mais des professeurs imbéciles et des élèves nauséabonds. L'esprit va de condition en condition, sans s'arrêter jamais, sans jamais être satisfait. C'est là ce que Kant appelle l'absolu. Et c'est bien là l'absolu, en effet, la volonté qui va cherchant toujours, qui espère toujours trouver, ne se décourage jamais, triomphe de tous les obstacles, ressuscite de tous les tombeaux. Comprenez-vous ce que Kant a voulu dire? Et comprenez-vous que la volonté soit heureuse de se croire heureuse. Car elle ne l'est pas vraiment, puisqu'elle ne peut pas se reposer dans un bonheur tranquille, un bon petit bonheur de famille, un bonheur de fonctionnaire, un bonheur à la Hégel. Kant a bien vu cela, aussi, elle vade condition en condition toujours, sans s'arrêter.

« Mon système, tel que je l'ai exposé dans *Le Monde comme Volonté et Représentation*, est vrai, absolument vrai, de la première ligne à la dernière. C'est la vérité absolue. Il n'y a pas un mot à en retrancher. Mais il n'est pas complet, on pourrait y ajouter quelque chose encore. »

Je lui demandai pourquoi il ne le complétait pas dans le sens qu'il venait de m'indiquer.

« Non, la vérité a déjà assez de peine à passer comme cela. Les professeurs de philosophie s'obstineraient plus que jamais à fermer les

yeux à l'évidence. Et tous les petits jeunes gens auxquels Hegel a gâté la tête, refuseraient de comprendre. Les autres comprendront bien que je suis optimiste aussi, sans que j'ai besoin de le dire. Notez, ajouta-t-il, que cela a des conséquences graves en morale. J'ai dit quelle est la morale absolue. La félicité parfaite fondée sur la connaissance exacte de la vérité, ne peut être cherchée que dans l'un, l'identique, le nirvana, la négation du principe d'individuation, hors de l'espace et du temps. Car le pessimisme est la vérité absolue. Mais si l'optimisme conserve une vérité relative, une autre morale est possible, une morale relative. Il faut alors que l'individu s'affirme dans sa vie momentanée, que le vouloir-vivre cesse de se connaître lui-même comme détruisant le présent aussitôt après l'avoir posé. Une affirmation sans restriction de l'instant présent, de la nature individuelle. Ni pitié, ni justice. Un égoïsme, un *momentanéisme* triomphants. De toute manière, pour être heureux, il faut assassiner (*mærdern*) le temps. Mais il y a deux moyens, pour cela. S'élever au-dessus du principe d'individuation, c'est le meilleur moyen. Pourtant on peut encore s'en tenir au présent sans essayer de le dépasser, si peu que ce soit, sans y songer même : les femmes avec qui dansait Krishna étaient heureuses. Et l'esprit qui dépasse toutes les conditions, l'esprit de la dialectique transcendantale de Kant, si vous êtes cet esprit-là, vous vous croirez aussi bienheureux ; si donc vous agissez, si vous dépassez sans cesse l'instant où vous vivez, en tendant seulement vers l'avenir, en sortant à chaque instant de l'isolement égoïste où la première morale vous enferme, mais sans agir *pour* vous sacrifier (il accentua le mot *pour*) — voilà une autre morale. Elle est supérieure à celle dont je vous ai parlé tout à l'heure, mais elle est relative encore. Ce n'est pas la morale absolue telle qu'elle repose sur la vérité métaphysique absolue. Je l'ai développée dans le *Monde comme Volonté et Représentation*. Mais, de même qu'il y a une vérité métaphysique relative, qui n'est pas un pur mensonge, il y a une morale relative qui n'est pas une illusion. »

Il aurait continué longtemps encore, mais le déjeuner tirait à sa fin. Je l'assurai qu'il devrait exposer ces idées. Il se tut quelque temps.

« Oui, peut-être, dit-il enfin. Mais dans un ouvrage particulier, alors, pas dans le *Monde comme Volonté et Représentation*. Adieu. »

On sait qu'il n'a pas exécuté le projet dans la confiance duquel il a bien voulu me mettre ce jour-là.

Traduit de l'allemand par R. B.

É T É

C'est le retour aux bois fleuris pendant l'absence,
 Où le printemps aux beautés grêles d'innocence
 A fait place aux splendeurs massives de l'été.
 Voici que l'ombre autour des arbres se fait brève
 Sous le soleil plus haut dans les cieux; et le rêve,
 A l'horizon du cœur avec lui remonté,
 Relevant mes espoirs sur leurs tiges blessées,
 Fait décroître le deuil autour de mes pensées.

Adieu, matins frileux du rappel de l'hiver,
 Soirs sans étoile au bas du ciel encore désert,
 Et jeunes horizons retenant leur verdure!
 Tout souvenir mauvais s'est enfui : c'est l'Été!
 Grands bois dont le cœur bat d'une vaste bonté,
 Salut! Je viens laver mon cœur à la nature,
 Source immense qui glisse entre nos faibles doigts,
 Mais qui coule éternelle en le secret des bois.

..

Voyageur attardé que guident les lumières,
 Les Rêves de jadis aux places coutumières
 M'attirent de leurs yeux, clairs sous l'ombre des temps,
 Partout où frémissaient leurs robes invisibles,
 Au hasard de vieux bancs sous les bosquets paisibles
 Ou des gazons au bord des grands lacs miroitants.

Je me blottis en eux comme aux bras d'une mère,
Et je sens ma pauvre âme un peu moins éphémère
Puisque ses rêves ont duré quelques matins !
Pour une fois j'aurai revu mes souvenirs,
Sans que mon cher Passé, rêveur aux longs soupirs,
Et qui va dans le soir plein de soleils éteints,

Foulant mes pas à peine effacés de la terre,
Au détour imprévu d'un fourré solitaire,
Me croise avec les yeux distraits d'un étranger !
Et mes rêves d'antan seront restés les mêmes,
Plus rêveurs seulement d'être encore les mêmes
Dans mon cœur indécis qu'un baiser peut changer !

♦
♦♦

Salut, Rêves de Joie aux molles robes blanches,
Vous qui, tenant la fleur gracile de mes vœux,
Glissiez silencieux sous le dôme des branches,
Souriant d'un souris doux et mystérieux,
Troublés soudain des pleurs qui montaient en vos yeux,

Et salut, vous aussi, Rêves plus chers, beaux Rêves
Qui flottiez sur les eaux où se meurt le soleil,
Rêves de Deuil errant la nuit au long des grèves,
Alanguis ainsi que des souvenirs de rêves,
Pleurant avec des yeux alourdis de sommeil...

FERNAND GREGH

ÉTUDES

I

L'ambition enivre plus que la gloire; le désir fleurit, la possession flétrit toutes choses; il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre ce soit encore la rêver, mais moins mystérieusement et moins clairement à la fois, d'un rêve obscur et lourd, semblable au rêve épars dans la faible conscience des bêtes qui ruminent. Les pièces de Shakespeare sont plus belles vues dans la chambre de travail, que représentées au théâtre. Les poètes qui ont créé les impérissables amoureuses n'ont souvent connu que de médiocres servantes d'auberges, tandis que les voluptueux les plus enviés ne savent point concevoir la vie qu'ils mènent, ou plutôt qui les mène. — J'ai connu un petit garçon de dix ans, de santé chétive et d'imagination précoce, qui avait voué à une enfant plus âgée que lui un amour purement cérébral. Il restait pendant des heures à sa fenêtre pour la voir passer, pleurait s'il ne la voyait pas, pleurait plus encore s'il l'avait vue. Il passait de très rares, de très brefs instants auprès d'elle. Il cessa de dormir, de manger. Un jour, il se jeta par la fenêtre et fut ramassé par un cocher arrêté devant la porte. On crut d'abord que le désespoir de n'approcher jamais son amie l'avait décidé à mourir. On apprit qu'au contraire il venait de causer très longuement avec elle: elle avait été extrêmement gentille pour lui. Alors on supposa qu'il avait renoncé aux jours insipides qui lui restaient à vivre, après cette ivresse qu'il n'aurait peut-être plus l'occasion de renouveler. De fré-

quentes confidences faites autrefois à un de ses amis, firent induire enfin qu'il éprouvait une déception chaque fois qu'il voyait la souveraine de ses rêves; mais dès qu'elle était partie, son imagination féconde rendait à la petite fille absente toute sa beauté, et il recommençait à désirer la voir. Chaque fois, il essayait de trouver dans l'imperfection des circonstances, la raison accidentelle de sa déception. Après cette entrevue suprême où il avait, à sa fantaisie déjà habile, conduit son amie jusqu'à la plus haute perfection dont sa nature était susceptible, comparant avec désespoir cette perfection imparfaite à l'absolue perfection dont il vivait, dont il mourait, il se jeta par la fenêtre. Depuis, complètement idiot, il vécut fort longtemps, ayant gardé de sa chute l'oubli de son âme, de sa pensée, de la parole de son amie qu'il rencontrait sans la voir. Elle, malgré les supplications, les menaces, l'épousa et mourut plusieurs années après sans être parvenue à se faire reconnaître. — La vie est comme la petite amie. Nous la songeons, et nous l'aimons de la songer. Il ne faut pas essayer de la vivre : on se jette, comme le petit garçon, dans la stupidité, pas tout d'un coup, car tout, dans la vie, se dégrade par nuances insensibles. Au bout de dix ans, on ne reconnaît plus ses songes, on les renie, on vit, comme un bœuf, pour l'herbe à paître dans le moment. Et de nos noces avec la mort qui sait si pourra naître notre consciente immortalité.

II

Les paradoxes d'aujourd'hui sont les préjugés de demain, puisque les plus épais et les plus déplaisants préjugés d'aujourd'hui eurent un instant de nouveauté où la mode leur prêta sa grâce fragile. Beaucoup de femmes d'aujourd'hui veulent se délivrer de tous les préjugés et entendent par préjugés les principes. C'est là leur préjugé et il est considérable, bien qu'elles s'en parent comme d'une fleur délicate et un peu étrange. Elles croient que rien n'a d'arrière plan et mettent toute chose sur le même plan. Elles goûtent un livre ou la vie elle-même comme une belle journée ou comme une orange. Elles disent l'« art » d'une couturière et la « philosophie » de la vie parisienne. Elles rougiraient


de rien classer, de rien juger, de dire : ceci est bien, ceci est mal. Autrefois, quand une femme agissait bien, c'était comme par une revanche de sa morale, c'est-à-dire de sa pensée, sur sa nature instinctive. Aujourd'hui, quand une femme agit bien, c'est par une revanche de sa nature instinctive sur sa morale, c'est-à-dire sur son immoralité théorique (voyez le théâtre de MM. Halévy et Meilhac.) En un relâchement extrême de tous les liens moraux et sociaux, les femmes flottent de cette immoralité théorique à cette bonté instinctive. Elles ne cherchent que la volupté et la trouvent seulement quand elles ne la recherchent pas, quand elles pâtissent volontairement. Ce scepticisme et ce dilettantisme choqueraient dans les livres comme une parure démodée. Mais les femmes, loin d'être des oracles des modes de l'esprit, en sont plutôt les perroquets attardés. Aujourd'hui encore, le dilettantisme leur plait et leur sied. S'il fausse leur jugement et énerve leur conduite, on ne peut nier qu'il leur prête une grâce presque déjà flétrie encore aimable. Elles nous font sentir, jusqu'aux délices, ce que l'existence peut avoir, dans des civilisations très raffinées, de facile et de doux. Leur perpétuel embarquement pour une Cythère spirituelle où la fête serait moins pour leurs sens émoussés que pour l'imagination, le cœur, l'esprit, les yeux, les narines, les oreilles, met quelques voluptés dans leurs attitudes. Les plus justes portraitistes de ce temps ne les montreront, je suppose, avec rien de bien tendu, ni de bien raide. Leur vie répand le parfum doux des chevelures dénouées.

III

Comme un ciel sanglant avertit le passant : là il y a un incendie ; certes, souvent certains regards embrasés dénoncent des passions qu'ils servent seulement à réfléchir. Ce sont les flammes sur le miroir. Mais parfois aussi des personnes indifférentes et gaies ont des yeux vastes et sombres ainsi que des chagrins, comme si un filtre était tendu entre leur âme et leurs yeux et si elles avaient pour ainsi dire « passé » tout le contenu vivant de leur âme dans leurs yeux. Désormais, échauffée seule-

ment par la ferveur de leur égoïsme — cette sympathique ferveur de l'égoïsme qui attire autant les autres que l'incendiaire passion les éloigne — leur âme desséchée ne sera plus que le palais factice des intrigues. Mais leurs yeux sans cesse enflammés d'amour et qu'une rosée de langueur arrosera, lustrera, fera flotter, noiera sans pouvoir les éteindre, étonneront l'univers par leur tragique flamboiement. Sphères jumelles désormais indépendantes de leur âme, sphères d'amour, ardents satellites d'un monde à jamais refroidi, elle continueront jusqu'à leur mort de jeter un éclat insolite et décevant, faux prophètes, parjures aussi qui promettent un amour que leur cœur ne tiendra pas.

MARCEL PROUST



L'ORGUEIL

Il était une fois un petit chat blanc tacheté de noir, qui habitait, au cœur de Paris, une des plus vieilles rues du Marais. Ce petit chat devait être très heureux ; bien nourri, choyé de sa maîtresse, aussi libre que peut le souhaiter un chat domestique, il mangeait, dormait et se promenait à son bon plaisir, et, la nuit, ne manquait jamais de jolies chattes aux yeux de phosphore avec qui chanter amoureusement de longs duos sous les fenêtres des bourgeois transis. Or, il advint que, dans une de ses promenades matinales, le petit chat blanc tacheté de noir s'absorba dans une profonde contemplation devant un gros marronnier centenaire égaré dans le coin d'une des maisons riveraines. Il l'avait déjà vu bien souvent ; même la terre qui en garnissait le pied avait servi naguère de lit à ses amours : ce jour-là cependant l'aspect du gros marronnier vert jeta le petit chat dans un trouble tout nouveau. Il songea que ce devait être bien amusant de grimper en s'accrochant des griffes au tronc rugueux, de se blottir dans le feuillage sombre et touffu, de s'isoler au milieu des airs, au-dessus des toits les plus élevés ; et puis, dans les marronniers, ne pourrait-on pas attraper quelques-uns de ces petits oiseaux narquois qui, en bas, sur le pavé, se sauvent toujours en riant avant qu'on n'approche...

Le petit chat n'avait pas achevé ces séduisantes réflexions que, en trois ou quatre bonds légers, il atteignait le premier nœud formé par les maîtresses branches, tout surpris de la facilité de l'entreprise. Il allongea le cou pour regarder le sol : encore palpitant, à demi étourdi, il vit

trouble, il ne se trouva pas assez loin; déjà l'ivresse des cimes le gagnait, sa poitrine se dilatait; ses yeux se détournèrent vers les hautes feuilles : plus haut, plus haut... Il se remit à grimper et bientôt prit pied sur une fourche, moins épaisse que la précédente, mais plus pittoresque, confortable encore, et bien ombragée.

Quelque temps, il s'amusa de sa situation aérienne et regarda avec un sincère mépris la contrée qui s'étendait au-dessous de lui; enfin, il était donc vraiment libre, hors de toute atteinte, seul maître de lui, seul; il agirait désormais à sa guise, il mangerait à ses heures et à son goût, il croquerait les petits moineaux qui lui tomberaient sous la patte... Pourtant les petits moineaux ne se pressaient pas de tomber sous sa patte, il commençait à avoir faim; plus haut, pensa-t-il, il les surprendrait plus aisément, et il voulut monter... Mais les branches se rétrécissaient singulièrement, l'ascension allait être difficile, dangereuse même; s'il s'élevait encore, pourrait-il redescendre? — Ce soupçon lui traversa soudain l'esprit qu'il était bloqué dans l'arbre; il se pencha, le vertige le contraignit à se rejeter en arrière : la branche montait obliquement, presque verticalement jusqu'à lui, l'abîme l'entourait, béant...; ses griffes ne le fixeraient pas en descendant comme en montant; le moindre faux pas — et il était précipité dans le vide, et son pauvre corps disloqué allait s'écraser sur le pavé...

Le petit chat eut très peur et son cœur se serra, mais pas pour longtemps : après tout, ce n'était pas si dangereux; et puis on était très bien dans cet arbre, et rien ne le forçait de descendre (il en oubliait qu'il avait faim). Il alla, quand sa maîtresse éplorée vint l'appeler au pied du marronnier, jusqu'à faire le gros dos, fermer spirituellement les yeux en signe de dédain, et se frotter avec langueur les reins contre l'écorce, pour indiquer qu'il se trouvait bien et qu'il n'avait pas envie de descendre. — Le menteur! Il était simplement vexé d'être trouvé en si ridicule posture, et très contrarié qu'on lui eût rappelé l'heure du déjeuner.

La vieille femme partie, le petit chat, vraiment seul, sentit peu à peu l'inquiétude le gagner. Les airs d'indépendance le quittèrent : son estomac se serrait de plus en plus, le vent s'élevait, écartait en bruissant les feuilles, et hérissait à revers son pauvre poil blanc terni; le regret et la crainte torturèrent son petit cœur, le regret de cette folle équipée, d'avoir perdu son doux et calme bonheur, la crainte de périr là, lentement, de faim et de froid. Comme ce chat était quelque peu vaniteux, il s'efforçait encore de rester impassible et digne, mais, malgré lui, ses bâillements

nerveux, son agitation fébrile, son attention aiguïlée à tous les bruits des environs, trahissaient sa terreur. Puis il s'attendrit, il se révolta contre un pressentiment funèbre; et, — sa maîtresse venant encore une fois le conjurer de descendre, — il ne lui cacha plus qu'il ne demandait qu'à la suivre, il invoqua son aide, et pleura son départ avec de douloureux miaulements...

Et j'eus pitié du pauvre petit chat.

J'ouvris une fenêtre et, n'ayant rien de mieux à lui offrir, je lui offris du moins ces consolations.

« Petit chat, mon frère, je te plains, et je compatis à ta souffrance, car c'est aussi la mienne.

Comme toi, dans ma jeunesse, j'ai été parfaitement heureux; j'étais entouré des soins et de l'amour de mes parents, à qui je le rendais bien en tendresse et en soumission. Je ne manquais de rien; je mangeais, je jouais, et je dormais comme toi, et de plus je travaillais, mais cela ne m'ennuyait pas, car j'attendais toujours une belle récompense de mon travail. On m'avait dit qu'il y a un bon Dieu (l'as-tu jamais cru, toi?) qu'il fallait l'aimer, — et je croyais qu'il y avait un bon Dieu, et je croyais que je l'aimais pour toutes les prospérités dont il me comblait.

Mais un jour (ô petit chat, ne deviens jamais philosophe), un jour, je devins philosophe, et je doutai de tout ce que j'avais cru jusqu'alors: je doutai de l'amour du bon Dieu, je doutai de Dieu, je doutai de mon bonheur, je doutai de mon devoir. Je souffris. Comme mon intelligence et ma volonté se formaient, je compris que c'était de doute que je souffrais: je ne doutai plus; je niai. J'avais douté malgré moi: je niai volontairement et mon orgueil m'affermi dans la négation.

Je trouvai d'abord plaisir à ce changement; je méprisai hautement toutes mes vieilles croyances, je me contemplai avec amour dans ma science et ma force, je crus avoir trouvé la vérité... Cela ne dura pas; je souffris de nouveau d'une souffrance aiguë; et puis, peu à peu, je ne souffris plus, — mais ce fut plus terrible encore: je m'ennuyai.

Pourtant, je m'étais habitué à l'orgueil; je ne voulus pas confesser mon erreur, je pris une attitude. J'avouai mon ennui, mais je proclamai que l'ennui est légitime et nécessaire, — que tout est ennuyeux, que tout est mal, que l'amour, l'espoir et la foi sont de vaines chimères. Je m'enfonçai ainsi toujours plus avant dans la haine et la négation, et j'étais malheureux, mais je goûtais néanmoins une secrète satisfaction à me sentir autre, « plus haut » que les autres, comme toi, petit chat, quand on te priait, tout à l'heure, de descendre.

Je pourrais encore me faire quelque temps illusion, — mais je ne le veux pas, je suis à bout de forces. J'ai tant haï que j'ai besoin d'aimer, j'ai tant nié que j'ai besoin de croire, je me suis tant élevé que j'ai besoin de m'humilier : j'en ai besoin, le souhaite, je le veux : — je ne le peux pas ! Non, petit chat, ce n'est pas impunément qu'on monte à la cime de l'orgueil ni des arbres ; on ne regarde pas derrière soi, on s'obstine, on va toujours : quand on veut retourner, il n'est plus temps. On fait semblant de se résigner, on fait semblant même d'être très fier et très content ; mais on pleure et l'on miaule d'impuissance et de regret, car l'on n'aspire plus qu'à courir sur le pavé comme les tout petits chats, qu'à croire naïvement comme les tout petits enfants. — Tous deux nous sommes victimes, mais c'est de nous-mêmes que nous sommes victimes ; n'accusons personne que nous-mêmes, et Celui, s'il existe, qui a permis notre malheur. Avant tout, soyons francs, soyons sincères ; rien ne sert de regretter le passé : songeons un peu à l'avenir, — le temps presse.

Nous avons deux conduites à tenir.

Nous pouvons attendre tranquillement que la mort vienne nous chercher dans notre solitude inaccessible : ce ne sera pas bien long. Au bout de quelques heures, de quelques mois, de quelques ans, nous aurons achevé de nous dessécher, de nous décharner, de nous consumer, et il ne faudra pas un très grand coup de vent pour disperser et faire évanouir le petit amas de poussière que nous serons devenus.

Nous pouvons aussi tenter de descendre : j'y suis résolu pour ma part, et je te le conseille, ô chat, mon frère. L'entreprise n'ira pas sans difficulté : peut-être, après nous être abaissés, avec des efforts incroyables, de quelques degrés, peut-être, épouvantés, remonterons-nous plus d'une fois précipitamment ; — peut-être irons-nous trop vite et nous briserons-nous dans notre chute : oh ! le saut effrayant ! oh ! que nous sommes haut et que c'est bas ! Qu'importe ! Ce n'est toujours que mourir pour mourir, et notre martyre, en tout cas, sera moins long et plus noble ; — peut-être enfin réussirons-nous... alors nous serons sauvés.

Ne crois pas cependant que nous retrouvions là-bas le pur bonheur que nous avons quitté. Le bonheur nous y attend, toujours le même ; mais nous ne serons plus les mêmes... Ne nous en plaignons pas. Si humbles que nous nous fassions, nous serons descendus d'un endroit où montent bien peu d'hommes et de chats, d'où moins encore redescendent. Par là, sans doute, nous apprécierons mieux le véritable bonheur ; mais aussi il nous restera toujours une obsédante inquiétude,

de vagues regrets, d'indécises aspirations à des lieux plus élevés, et cela suffira pour ternir notre félicité. Encore une fois, ne nous en plaignons pas ; nous serons un peu moins heureux, mais nous serons meilleurs, mais notre bonheur sera plus noble ; nous nous souviendrons en tressaillant de notre erreur enivrante et douloureuse, mais nous aurons confiance de l'avoir racheté par notre peine et d'avoir fait ce que nous devions faire : nous porterons à la fois les stigmates et l'aurole de la douleur. Une vie entière de calme et de paix nous était peut-être réservée : nous l'avons dédaignée, et nous avons eu tort : nous y avons gagné de souffrir ; — sachons du moins profiter maintenant de ce que nous y avons gagné, sachons nous purifier avec notre souffrance.

Avec moins d'orgueil et d'audace, nous aurions vécu comme tout le monde, obscurément, sans beaucoup de douleur, sans beaucoup de bonheur, — nous ne serions jamais montés : nous sommes montés ; ne regrettons rien et tâchons de descendre. Nous avons à faire un effort douloureux, c'est notre châtement : ne l'avons-nous pas mérité ? mais, si nous parvenons à reprendre pied sur le sol, là nous trouverons notre récompense, — et, crois-moi, la récompense vaut bien qu'on affronte le châtement.

AMÉDÉE ROUQUÈS

I

NOCTURNE DE L'AMOUR

DE

DANTE-GABRIEL ROSSETTI

Master of the murmuring...

O maître des voûtes murmurantes où s'assemblent les formes des rêves! Viens, mon cœur invoque toutes les puissances de ton empire pour qu'elles m'aident à attendrir ma souveraine. Quelles rumeurs trompeuses prétendent donc que tes palais sont invisibles?

Vaporeux, étrange, le pays des rêves est délaissé par la lumière, vide comme un coquillage murmurant. Ah! si je pouvais parmi tous ces rêves choisir un rêve et guider son essor! Je sais bien ce que le sommeil de ma reine lui suggérerait cette nuit.

Là les rêves sont innombrables; quelques-uns, trop impatients pour attendre le sommeil, s'approfondissent dans les grands bois ensoleillés; d'autres bourdonnent tandis que le repos calme la fatigue des travaux multipliés. Au milieu, il en est d'humeur mélancolique qui pleurent.

Toutes les visions des poètes sont là; là, les fées font frissonner leurs ailes, et inondent les vallées de leur chanson mélancolique; ici, les sources écumantes tournoyent dans une ronde échevelée; là, une sirène éparpille au vent ses chansons et ses cheveux dénoués.

Et tous ces rêves s'unissent en une harmonie nuptiale universelle, trop vague pour éveiller l'extase; en visions pâles et flottantes, qui

gémissent dans la maison solitaire de la naissance, et que nous voyons, sans les connaître, aux portes de la mort.

Pour moi, quand je sommeille, je vois paraître une forme gracieuse : une femme belle, aux yeux pleins de gloire, flambeaux d'une âme heureuse ; oh ! ce regard est le présent sublime, — doux et sage, — où l'Amour découvre la grandeur de ses fins.

Quand ils sont privés d'Elle, mes rêves sont toujours des visions froides, qui font trembler les cieux : des sentiers indécis passent et se brisent ; dans les buissons souillés, des spectres pitoyables sanglotent ; le lourd manteau frissonne, et le cercueil passe. —

Maitre, n'est-ce pas là une parole flatteuse. Ainsi que les échos des paroles humaines sont éveillés dans des cavernes infiniment lointaines, — ainsi tous les corps ne doivent-ils pas avoir des ombres qui habitent l'infinie profondeur de tes plages, — ombres ou formes pâles, dans ces grandes salles où chacun a son image ?

Ah ! puissé-je, grâce à ta miséricorde, me hasarder sur ces marches mouvantes) où l'obscurité et la tempête de l'espace m'entoureraient de toutes parts comme des eaux gémissantes), et rencontrer là-bas ma propre image, face à face, l'arracher à tes plages, et l'envoyer à ma Reine !

... Non, non, pas moi ! Mais toi, maitre, je t'en supplie, de ton Royaume des Ombres fais sortir le fantôme de mon corps ; qu'il porte la tête baissée jusqu'à ce que son vol léger passe sur le sommeil de ma Reine, et que *Son* front si pâle sente mon ombre s'incliner devant elle comme l'haleine du vent.

Dans les allées ombreuses où le printemps gracile, frissonne et s'affermit en secret dans une oraison muette, où la voix des torrents et des brises éveillent un écho dans le soleil, — Maitre, ordonne à mon ombre, douce comme le printemps, de chanter et de gémir.

Son chant lui dira combien triste et profonde est la nuit qu'elle caresse toujours ; ses pleurs et sa langue desséchée lui diront le tourment des heures brûlantes du jour ; ce chant, ces pleurs sembleront des murmures de la marée montante, tandis que les mois glacés soupirent après la tiédeur de mai.

Mon ombre ne lui dira pas les plaintes du monde sur ses tristesses infinies : elle ne lui dira pas la gloire de la Terre, dans un chuchotement flatteur et fastidieux, elle ne lui avouera que mon amour pour elle, et s'affermira dans une puissance qui ne s'attristera et ne s'abusera jamais...

C'est partout où mes rêves s'éveillent, soit dans les veilles nocturnes, soit que les heures désespérées du jour, sans espoir dans leur destinée, s'arrêtent et sonnent à contre-cœur sur le cadran solaire, — c'est dans tous ces lieux que son regard doit tomber et demeurer.

Tout à coup, son visage apparaît : souvent ainsi les vapeurs qui montent vers les lieux enlacent des parfums subtils et extatiques, au-dessus des forêts où les noirs sapins dressent leurs dents effilées : détourne tes regards des branches sans parfum ; regarde sous les arbres : des lys s'y partagent des fontaines secrètes, et respirent doucement.

Maitre, dis à mon ombre de se pencher, ainsi murmurante, jusqu'à l'éveil du jour ; de peur que des fantômes nouveaux ne viennent dissiper son œuvre au souffle des brises indifférentes ; Maitre, Maitre de la nuit, dis-lui de répandre des paroles, des chants, des prières inoubliables !

Pourtant, hélas ! si quelque autre fantôme, penchée sur sa tête chérie, murmurait de douces paroles au-dessus de sa couche odorante, si la reine de ma pensée souriait à ces désirs d'un autre, — ah, pauvre ombre désespérée ! combattrais-tu contre lui, ou te fanerais-tu mystérieuse ?

Comment le messager de l'Amour pourrait-il lutter contre l'Amour et se faire l'ennemi de l'Amour ? — Non, Maitre, non ; si sur mon sommeil paraît un cœur aimé, dis à son image qu'elle se retire silencieuse, et qu'elle aille retrouver son antique demeure de ton royaume enchanté.

Comme une vapeur, pâle et muette, comme une flamme, — qu'elle passe ! Qu'elle jette un long regard sur son luth, qu'elle ternisse mélancoliquement son miroir de son souffle ; et qu'à mon âme si triste elle donne un baiser, plus froid que les pieds glacés de la mort.

Alors, ordonne aussi à toutes mes espérances, à mes vaines espérances de la nuit et du jour, de se lever à ton appel, lentes et pâles, et d'obéir à ta voix. Elles n'étaient toutes, en effet, que des rêves ; prends-les donc, qu'elles s'évanouissent gémissantes dans le pays des songes.

Cependant, depuis l'éternité, c'est la vie et non la mort qui fait la loi, Maitre, dans ton royaume.

Hélas ! c'est grâce à toi qu'Adam s'éveillait aux côtés de sa compagne, et que leurs souffles se mêlaient. O maitre, donne-moi aussi pour la lutte, la Force et la Foi, donne-moi aussi, non la mort, mais la vie !

Oui, c'est pour l'amour même que j'épanche ce frêle chant d'espérance et de désespoir. Tu es l'Amour, et tu t'accordes avec le doux sommeil pour qu'elle s'approche de moi. Oh! tes yeux calmes, tes yeux profonds, ah! si doux! — Maître, Seigneur, je t'implore en son nom — exauce-moi!

II

NAISSANCE NUPTIALE

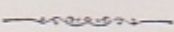
As when desire...

D. G. ROSSETTI.

Comme la prière longtemps secrète, qui s'éveille enfin aurorale, lorsque la mère contemple pour la première fois son enfant nouveau-né, — ainsi ma maîtresse restait immobile, étonnée souriante, quand son âme connut enfin l'amour qu'elle nourrissait. Né en même temps qu'elle, créature douloureusement altérée, exquise affamée, l'amour gisait en elle et vivifiait secrètement son cœur, jusqu'à ce jour où une voix en elle s'éleva et brisa les liens qui l'empêchaient de naître.

Maintenant, enveloppés dans ses ailes, nos visages pleurent ensemble, quand ses pieds sublimes rôdent sous les allées ombreuses et que ses mains brûlantes préparent notre couche; et nous vivrons ainsi jusqu'au jour où nos âmes, envolées de leur dépouille, deviendront ses enfants, — alors que la métamorphose nuptiale de la mort ne nous laissera pour soleil que l'auréole de sa chevelure.

JACQUES BAINÈRES



FRAGMENT SUR L'AMITIÉ



« Et notez bien ceci, c'est que les femmes, dans notre monde principalement, sont en général des êtres pervers, sans force morale, égoïstes, bavards, têtus, tandis que les jeunes filles, à l'âge de vingt ans à peu près, sont portées à toutes les actions élevées et idéalement belles... »

Sonate à Kreutzer, xvii.

Il pensait qu'en notre temps où les jeunes gens ont perdu le goût de la passion et le don des émotions fortes, il était sage de cultiver soigneusement l'amitié et surtout de rechercher l'amitié des jeunes filles : « Ne voyez-vous pas, disait-il, que la passion est une affaire de mode ? Ce n'est plus la mode d'à présent. Relisez, je vous prie, l'adorable tirade par laquelle la Marquise, dans les *Sincères*, répond à la déclaration de Dorante. Nous sommes tous d'accord avec la Marquise, j'entends les gens de bon ton et de bon goût : « Passion, j'ai vu ce mot-là dans Cyrus ou dans Cléopâtre. » Au sens où l'on se plaisait jadis à entendre le mot

amour, il faut nous résigner à n'aimer jamais. On n'aime plus. La passion est morte, et jusqu'au prochain Jean-Jacques. Nous trainons derrière nous, comme le vaisseau du mythe ancien, son cortège de lamentations et de larmes, et une voix a gémi de la montagne que le grand Pan n'était plus..... Je vous offre avec l'amitié d'exquises revanches.

Ce n'est pas que tous les caractères se prêtent aisément à ce sentiment précieux et délicat. Il exige beaucoup de confiance dans le hasard et une obéissance aveugle aux choses, car nos amitiés se forment et se déplacent comme en dehors de nous, et sans que notre volonté y ait part. Mais on peut s'en remettre à la Nature. Elle s'entend, pour ceux qui en sont dignes, à appareiller ces sympathies gracieuses. Peut-être faudrait-il, pour les goûter pleinement, trop de qualités réunies ; une intelligence d'instinct plus que de raison, le goût de la conversation, du naturel et de la modestie. Il y faudrait aussi un peu de méchanceté et le goût de la moquerie innocente ; mais, par dessus tout, ce sentiment précis et mesuré des nuances, ce tact indulgent et discret qui font précisément l'esprit féminin, car nous ne pouvons jamais chérir que nous-mêmes, et ce que nous reconnaissons, chez les autres, de nous. Cependant, on peut avoir des amies, et en jouir, à moins de frais : il suffit d'une certaine douceur de caractère. C'est pourquoi le sentiment que je vous prêche, et qu'il est rare, aujourd'hui, de rencontrer, pourrait aisément se répandre. Je n'en connais pas qui soit plus capable, sinon de remplir la vie, au moins de lui assurer une unité et un intérêt.

Il ne faut point douter que la différence même des sexes ne prête à ce commerce beaucoup de sa grâce particulière. Ce besoin d'épanchement et de câlinerie qui, pour les âmes fines, est une des conditions de l'amitié, s'y donne cours avec un peu de gêne et plus de charme. On ne saurait faire passer son affection dans des caresses ; cela contraint à la flatterie plus raffinée des idées et des mots. On en arrive à mépriser l'amour qui se manifeste grossièrement par des baisers et des étreintes quand cette tendance si purement sentimentale se nourrit de coups d'yeux amis, d'efforts pour se comprendre, et du plaisir à se trouver ensemble. De même, et quoi que les poètes en aient dit, la passion ne s'avive pas aux spectacles les plus gracieux de la Nature ni dans la contemplation commune des œuvres préférées. Mais la volupté plus fraîche de l'amitié se colore si volontiers au reflet des beautés extérieures, les jeunes filles ont de la beauté un sentiment si primesautier et si naturel, qu'on ne saurait imaginer de penchant plus esthétique que l'amitié pour une jeune

filles sincères. Car l'écueil ici est le snobisme des opinions toutes faites. Mais souvent aussi dans ces natures fines et mobiles la franchise s'unit à la vivacité. C'est alors un charme que de se faire l'un à l'autre les honneurs de ses goûts et de ses préférences, dire : « Voici un livre que j'aime ou de la musique qui me plaît », est une confiance qu'une âme fière ne prodigue pas. Ceux qui sentent le plus vivement les beautés de l'art se gardent de divulguer ou de défendre au hasard leurs sentiments. Mais c'est une douce récréation que de promener une amie attentive à travers ces jardins réservés, — plus doux encore de s'y laisser guider par elle. Il faut quelquefois déplorer l'insuffisance de l'instruction première. Mais rien ne vous empêche de la compléter, et c'est un soin dont vous vous acquitterez, selon la différence des caractères, à la manière d'un frère aîné ou d'un pédant de quatrième. Imaginez-vous une tâche plus agréable ? On jouit délicieusement de sa supériorité et de l'admiration de son élève. Je connais des observateurs pour qui rien n'est si aimable que l'attitude d'attention étonnée — la taille penchée en avant, les yeux grands ouverts, la bouche ouverte à demi — que prennent volontiers, dans ce genre d'entretiens, ces jolies studieuses, et que savent conserver parfois, pour la conversation la plus commune, des jeunes filles très bien informées.

Nous emprunterons encore à la passion, en les épurant, quelques sentiments d'un usage plus dangereux. Au premier rang, je mettrai la coquetterie. Ce n'est pas pour un ami qu'on prendrait un soin assidu de sa coiffure et qu'on calculerait si les fleurs d'une boutonnière correspondent au teint et à la tonalité générale du vêtement. La beauté ou l'élégance d'un ami sont peu de chose dans l'affection que nous lui portons ; tandis qu'on ne saurait éprouver une réelle sympathie pour une jeune fille tout à fait laide. Peut-être n'est-ce point tant la beauté, mais il y faut la grâce, c'est-à-dire cette habituelle harmonie des gestes et des mouvements et comme un rythme involontaire de toute la personne.

Avec ses vêtements.....

Même quand elle marche on croirait qu'elle danse.

Si vous êtes conséquent avec vous-même, et soucieux de votre bonheur et de votre réputation, jamais vous ne chéririez complètement une amie trop peu élégante, qui s'habillerait sans discrétion et sans imprévu, qui n'aurait pas le goût et la science d'elle-même. Habituez-la à tenir un grand compte de vos opinions. Qu'elle soit heureuse quand vous lui direz : « J'aime vraiment votre nouvelle robe. » Car vous en serez heureux comme elle. La coquetterie, entre jeunes gens d'âge égal, est un penchant

naturel, auquel on s'efforcera vainement de faire obstacle. Mais il suffit de le dériver et de le rafraîchir.

J'ai des camarades, pour tout le reste pleins de sens, et qui pensent avoir fait d'une jeune fille le plus bel éloge quand ils ont dit : « C'est un bon garçon. » Le « garçonnisme » et le « bon garçonnisme » sont chez les jeunes filles un travers fréquent, aimable, selon quelques uns, mais qui à coup sûr les rend incapables de l'amitié telle que je me plais à la concevoir et à la vanter. Cette nuance d'intimité est un sentiment sans analogue, qui ne se modèle ni sur la passion romanesque, ni sur l'amitié vulgaire, qui emprunte ses éléments à l'un et à l'autre, sans devoir qu'à lui-même son charme unique et sa saveur spéciale. Mais ne dites jamais de vos amies : « C'est un bon garçon. » N'oubliez jamais qu'il serait naturel que vous eussiez de l'amour pour elles. Cette conscience toujours présente d'une passion imaginaire et possible suffira pour raviver l'intérêt, pour empêcher tout alanguissement et toute monotonie. C'est à cette tenace illusion que vous avez dû les délices de la câlinerie d'esprit et de la coquetterie sentimentale. Vous lui devez aussi ce que j'appellerai l'hypocrisie de l'amitié, ce sentiment d'un mystère qui demeure, ce quelque chose de discret, de vague, de flottant, ce quelque chose qui est supérieur à toutes les épithètes. Voulez-vous une métaphore pour vous éclairer. Je dirai : ne trouvez-vous pas qu'une voilette de tulle, légère atténuée et fond l'harmonie des traits et rend les femmes plus jolies ? De même et si vivement que vous chérissez vos âmes, jouissez du léger voile qui séparera toujours vos affections.

Je ne permettrai pas qu'on reprenne un vieux paradoxe et qu'on vienne ici déclamer sur la fragilité des amitiés féminines. Des femmes, vous direz ce qu'il vous plaira ; mais les jeunes filles n'ont pas d'amitiés fragiles. Elles donnent leur cœur avec un élan sincère et entier. Je pense que, chez elles, l'amitié s'éveille plus lentement que chez les hommes ; elle naît de correspondances plus difficiles à saisir et d'une longue harmonie des caractères. Mais aussi est-elle plus durable, plus franche, et surtout moins capricieuse, selon les mille accidents de la vie sentimentale. Les hommes n'aiment pas autant chaque jour chacun de leurs amis, parce qu'ils en ont trop, de trop différents, et répondant chacun à une des faces de leur caractère. Les jeunes filles ont peu d'amitiés, mais de choisies. Elles sont constantes et fermes dans l'affection. Rappelez-vous ce passage de l'aimable roman d'*Endymion* que lord Beaconsfield publia peu de temps avant de mourir. Endymion, pauvre et inconnu, devra à des amitiés de jeunes filles, toutes les splendeurs de l'avenir ; et, dans


un moment décisif, on nous montre ses trois plus fidèles amies cherchant ensemble le moyen de forcer à son profit les circonstances. « C'est que toute la richesse n'est pas dans les palais, dans les parcs pleins d'eaux vives et dans les galeries de tableaux... » Des amitiés fines et prévenantes comme celles que je vous exhorte à cultiver sont un trésor plus rare et plus précieux. Lisez, je vous prie, le roman d'*Endymion*. Combien vous raffolerez de Myra et de la charmante Adrienne...

..

Avoir beaucoup vécu, jeune, avec les jeunes filles, rend non pas timide, mais maladroit. C'est un commerce d'où l'on sort trop délicat. Il faut se défier de cette excessive délicatesse : on est souvent conduit aux pires sottises par la crainte d'un ridicule très léger.

LÉON BLUM

AURORE DE SEPTEMBRE



Oh! la douceur de se sauver
Tout seul le matin, s'abreuver
Loin de sa chambre,
Après un sommeil accablant,
D'un souffle pur et consolant
Quand vient septembre!

Il fait presque froid; tout encor
Repose en silence; tout dort
Plongé dans l'ombre;
Et le ciel haut sur les maisons
Étale une immense toison
De pourpre sombre.

Sur la plage, un groupe confus ;
De beaux marins, graves, pieds nus,
 Rentrent de pêche ;
Et les paniers, et les filets
Réjouissent les vieux galets
 D'une odeur fraîche.

La mer est tranquille ; les flots
Glaucques et gris ont des sanglots
 Au bord des grèves,
De doux sanglots clairs ou plaintifs
Et qui meurent au loin furtifs
 Comme des rêves.

Oh ! la douceur de s'isoler,
De venir le premier fouler
 Le sable humide,
D'oublier toutes ses rancœurs,
Et de se refaire le cœur
 Un peu candide.

Peu à peu le ciel empourpré
S'éclaircit, saigne, diapré
 De rose pâle,
Et l'aube éclaire l'orient
Qui blanchit, calme et souriant,
 Comme l'opale.

La dune s'éveille, un concert
De cris joyeux monte dans l'air
Frais et sonore;
Et parmi les juncs drus et secs
Mille harmonieux petits becs
Saluent l'aurore.

Enfin un long rayon de feu
Frappe le ciel maintenant bleu,
La mer s'embrase,
Et de l'horizon échancré
Le soleil s'élève entouré
D'or et d'extase;

Et bientôt passent à vols lents
Noirs courlis et blancs goélands
Longeant la plage...
Douceur d'errer avant le jour,
D'errer, sans songer au retour,
Sur le rivage!

AMÉDÉE ROUQUÉS

CROQUIS

Le nez moqueur, la bouche railleuse,
Les yeux baissés faussement ingénus,
Le front frissant de cheveux ténus
Qui s'envolent en toison broussailleuse,

L'air pur, joyeux, et pourtant pensif
Que le Sanzio donnait à ses vierges,
Blonde et pâle, pâle comme un cierge,
Blonde comme un rais de soleil furtif,

Est-ce bien elle? Est-ce bien la même
Qui chantait, riait, et dansait hier?
Ah! mon pauvre cœur, tu n'es pas fier
Ni sage, voilà déjà que tu l'aimes.

Et que son sourire caressant
T'a pris, et son ceil baissé qui s'attarde,
Et sa candeur de sainte... prends garde,
Ses yeux baissés lisent du Maupassant.

AMÉDÉE ROUQUÈS

LA SITUATION EN LITTÉRATURE

Depuis quelques mois ou quelques semaines, on attaque vivement M. Maurice Barrès, qui ne s'en porte pas beaucoup plus mal, mais dont on menace la situation de jeune maître en littérature. Nous ne faisons pas allusion ici aux accès éloquentes des messieurs doctrinaires, à la saine colère desquels l'auteur de *Sous l'œil des Barbares* était habitué depuis quelque temps. Mais des jeunes gens peut-être indécis et qui nous paraissent très moroses reprochent à M. Maurice Barrès sa morosité, son indécision. Ces jeunes gens parlent couramment de « renaissance idéaliste », et, comme *l'ennui a son prestige*, — suivant le mot si fort en place aujourd'hui de Sainte-Beuve, — leur ardeur prestigieuse nous menace d'une révolution de l'Ennui.

Ils sont là, pas très loin de nous, toute une minorité tapageuse et déjà grossissante, à s'enorgueillir d'oublier que l'intelligence et la tolérance en matière de littérature sont qualités fort méritoires. Ils semblent se croire des ascètes parce qu'ils méprisent nos vaudevillistes; à coup sûr ils se trouvent des héros lorsqu'ils maltraitent M. Anatole France ou haïssent M. Jules Lemaitre. Leurs simagrées d'exorciseurs leur sont de bon secours à maudire ceux qu'ils nomment des décadents, ou mieux encore des *barrésistes*, — expressions bizarres que personne n'accepte et qu'on jette à la tête de tout le monde. A force de vouloir être sérieux, ils deviennent aisément lugubres.

Ah! nous n'avons pas de quoi être fiers. Le naturalisme a fait banqueroute; le symbolisme a fait banqueroute; le dilettantisme a fait banqueroute. Assez de formules, assez de théories, assez d'esthétiques; produisez des œuvres, si cela est possible; et si ça ne l'est pas, taisons-nous. Assez d'obscurités, d'archaïsmes et d'exotismes; et, comme le disait un jour Sarcey dans un feuilleton rempli d'un mâle bon sens, un de ces feuilletons qui sont écrits, quoi qu'on en puisse dire, en une langue superbe : « Assez de Shakespeare, assez d'Ibsen, assez de Tolstoï, assez de Maeterlinck. Rentrons en France, que diable! » Mais j'oubliais que l'on méprise M. Sarcey, comme on a méprisé About (qui fut bien l'esprit le plus charmant, le plus étourdissant, le plus entraînant, le plus libéral...) comme l'on a méprisé tout le monde, comme l'on commence à se mépriser soi-même, — sans que l'on ait jamais su pourquoi. Il y a d'ailleurs un étranger, un seul en ce moment, pour lequel il faille tout à fait demander grâce, — et pour cause : c'est Frédéric Nietzsche, parce que celui-là est rapide et brave comme un Français, amusant et gai comme un Français, — et peut-être un seul de nos romanciers qu'il faille également mettre à part : Paul Radiot, l'auteur de *l'Élite*, parce qu'il est gai à la manière de Nietzsche, d'une gaieté spéciale, gai comme on ne l'est plus... — Car j'oubliais, à l'instant encore, que les jeunes Français d'aujourd'hui rougissent de cette joyeuseté qu'on aimait à leur attribuer, et ne sont plus très amusants, — tout au moins lorsqu'ils écrivent, — et ils prouvent qu'ils ne veulent point l'être... Ah! quelle orgie de littérature!

Nous sommes si bien vautrés dans cette orgie que, si nous réclamons aujourd'hui le retour pur et simple à la tradition de netteté française, et non point à l'adoration des vaines excroissances romantiques ou symbolistes, cela peut paraître une ironie, un paradoxe, une fantaisie réactionnaire. Nous avons cependant l'autorité naturelle à ceux qui parlent à la dernière heure et ne se sont pas encore contredits. Le retour à la tradition de netteté française! Aucun besoin ne s'impose en ce moment avec plus d'éclat. S'il faut être un réactionnaire pour le dire, il y a telle circonstance de la vie littéraire aussi bien que de la vie politique où il faut préférer les réactionnaires aux jacobins. Et, d'ailleurs, la liberté n'aurait rien à craindre d'une légère réaction en un sens pareil; car, par un curieux renversement, et peut-être parce qu'aujourd'hui les principales libertés sont acquises, ce sont les conservateurs du moment qui défendent la liberté et les prétendus novateurs qui prêchent l'obscurantisme. Les petites écoles sont intolérantes. Quiconque a un autre saint

que soi-même, celui-là est intolérant. Trop de gens attaquent pour se défendre : cela tire à conséquence plus qu'on ne croit. Aujourd'hui, on guillotine M. Maurice Barrès. Après-demain, on guillotinerait M. Paul Desjardins. Joseph de Maistre faisait observer que tous les grands despotes révolutionnaires sont tombés sous le couperet révolutionnaire. Lorsqu'une éclaircie se sera faite, on verra bien où se trouvent les sages. Ce sont ceux qui, — tel jadis l'abbé Sieyès, — diront simplement : « J'ai vécu ! » Il semble en effet que nous vivions en pleine Terreur littéraire. Tous les écrivains d'aujourd'hui sont à la fois bourreaux et victimes. Mais je sais bien où sont les vrais coupables. Ce sont ceux qui, profitant des progrès laïques, fomentent des éclairs factices de religiosité ; ce sont ceux qui, élevés aux lumières de la raison, brandissent l'éteignoir de la foi. Si une telle disposition d'esprit devait se développer, cela serait regrettable et triste ; car elle enferme le germe de l'intolérance, du despotisme et de la persécution.

Depuis une période déjà trop longue, en France, il y a un homme que l'on respecte insuffisamment et dont le triomphe ne devrait pas nous faire oublier le courage. Savez-vous qui c'est ?

C'est Voltaire.

ROBERT DREYFUS

Le Gérant : A. HAUSER.

EN VENTE AUX LIBRAIRIES

Marpon et Flammarion, boulevard des Italiens, 10 ;

Léon Vanier, quai Saint-Michel, 49 ;

Achille, rue Laffitte, 1 ;

Brasseur, galeries de l'Odéon, 8.